

Joël Vernet

Alors que sont parus en 2009 deux nouveaux récits, dans lesquels on retrouve sa prose poétique sensible et profonde, Joël Vernet publie un volume du journal qu'il tient avec assiduité depuis près de trente ans. Rencontre avec un écrivain qui « habite poétiquement le monde ».

Entretien réalisé par Yann Nicol

***Livre&Lire* : En même temps que vos deux nouveaux récits, paraît un volume de vos carnets, un journal courant sur près de 30 ans. On sent chez vous une véritable boulimie d'écriture...**

Joël Vernet : Voulez-vous dire de la précipitation, du désir de publication tout azimut, d'être là, chaque automne, au concours hippique de la rentrée littéraire organisée par les Marchands ? Non, non, tout le contraire, c'est la sainte lenteur, le retrait qui m'ont toujours porté. Je dirais, si j'osais, la gravité, la profondeur, le travail d'orfèvre, la délicatesse, le travail en forme d'absolu. À tort, sans doute, j'ai investi le langage, la poésie, comme un absolu, c'est-à-dire, tenté de faire de la parole invisible, celle de ceux qui ne l'ont jamais, la parole, tous ces esclaves modernes que les pouvoirs divers et variés manipulent, délaissent, matière à création. C'est sans doute un peu pompeux, tout cela. Mais ce sont eux qui sont à bord de mon petit traîneau de paroles qui glissent le soir sous la lampe basse, les épaules recouvertes de neige, de chagrin ou de joie. Je suis, si vous le permettez, un écrivain hanté, hanté par quelques images fortes. Ce ne sont pas les Ardennes de ce cher Arthur Rimbaud, mais un tout petit coin rustique, archaïque, en passe, bien entendu, aujourd'hui de disparaître, où l'élégance était dans le moindre objet, le moindre paysage, où la vie était aussi bigrement vivante. J'ai su les miens avec, dans leur dos, une ferme en flammes. J'ai avancé seul, comme quelques autres, Augiéras, Michon, sans père, seul et il a bien fallu que ce petit traîneau ne s'arrête pas, englouti définitivement. Oui, ce qui reste de beauté dans le monde m'a sauvé. Les femmes et les hommes invisibles, toutes celles et tous ceux qui ne sont pas dans la vie spectaculaire, l'amour, la langue, la langue occitane, puis, plus tard les livres fiévreux de quelques frères, ceux qui ont déployé et hissé chaque mot à hauteur de chant. Aucun poète n'est isolé, il marche, il marche avec les autres, parmi les autres et il bénit l'anonymat où le tiennent silence et ferveur. Il bénit aussi les visages lointains des lecteurs qui sont de même trempe. C'est idiot, mais ça ressemble à un travail de bénédictin. Je n'ai aucun Dieu sur les Genoux !!! Enfin, chacun fait ce qu'il peut. J'essaie, chaque jour d'être debout, de ne pas trahir, de frémir lorsqu'une femme muette, sur un marché de l'Asie centrale, couchée sous sa charrette de bric et de broc, me *donne* un fruit. Je vois son regard, ses mains, oui, ses mains... Bouleversant... Les trois livres qui paraissent cette année, vous imaginez bien, c'est tout le contraire de la vitesse, non, c'est le lent détour, la paresse et le beau désœuvrement. Ils existent encore, mais pour combien de temps, des lecteurs et de formidables éditeurs qui prêtent attention à cette folie qui est la mienne et celle de quelques autres. Maintenir le feu, chercher l'or du temps. C'est de Breton ça, mais ne jouons pas au savant. Pour sortir de la rentrée littéraire, Yann Nicol, pour aller respirer un air très frais, allez jeter un œil sur les livres de Christian Dotremont, l'inventeur de Cobra, poète, artiste génial, qui est sous les fagots, tirez ses livres du fin fond de la cave et vous entendrez que lui aussi a su prendre la poudre d'escampette, dites à toutes les librairies et les médiathèques de nous encombrer un peu plus avec des livres de ce tonneau-là car je suis sûr qu'ils existent, aujourd'hui, ces livres de lente et longue haleine, mais où sont-ils ? Et là, je serai boulimique ! Que les lecteurs puissent trouver les

livres de Jean-Pierre Colombi, de Jacqueline Merville, Tranströmer et de tant d'autres. Il y va, pour être excessif, de l'avenir de la pensée et de bien d'autres choses !

L&L : Comment l'écriture du journal s'inscrit-elle dans votre travail poétique ?

J.V. : J'ai commencé ce Journal, *Le Regard du cœur ouvert*, en 1978. Tôt, après les grands prédécesseurs, j'ai su que je ne serais jamais qu'un piètre romancier et qu'à écrire des romans, genre admirable, il fallait se porter au sommet. Quand j'ai lu Faulkner et d'autres, je me suis mis à genoux. L'exigence m'a tué et je me suis retrouvé les bras vides. Je ne voulais pas commettre des savonnettes. J'ai laissé tomber. Que me restait-il ? À peu près rien. Sinon, le poème, la note courte. Et ma toute petite vie que j'ai arrachée, disons-le, à quelques désastres qui ne se racontent pas. Oui, je suis dans tous mes livres, c'est bien la moindre des choses, mais-celui-là est *un autre*, ce tout petit narrateur ne promène pas son ego, non, à la belle manière de Montaigne, j'aimerais ajouter, je suis la matière même de mon livre, mais pardonnez-moi si cela vous chagrine, je ne peux qu'entreprendre cela. C'est beau aussi, c'est sain d'appréhender ses limites. Donc, la note m'a mis en route, quand j'observais ou vivais telle ou telle chose, je le ramenaient dans mes étroits carnets. Ces carnets furent les pilotes de l'Aventure.

L&L : Vos deux récits sont une fois de plus étroitement liés à l'enfance, qui est un motif central de votre univers poétique...

J.V. : Georges Perros avance cette idée qui me plaît bien, idée que j'ai sans doute éprouvée: « *l'écrivain n'est jamais que le nègre de l'enfant qui a déjà tout vu* ». J'ai vécu vingt ans dans la nature, entre une ferme et une maison de village, nous vivions là comme de petits sauvages, sauvages qu'on ne rencontre plus que très loin d'ici, loin, heureusement pour eux, très loin, mais jamais assez loin de ce modèle occidental de civilisation que l'on s'acharne à exporter partout et cette enfance-là, la mienne, ni pire ni meilleure qu'une autre, m'a marqué au fer rouge. La ferveur pour l'enfance n'est pas un infantilisme. Héraclite disait : royauté d'un enfant. Oui, l'enfance est mon pays natal car je ne suis qu'un homme des frontières, celui qui marche et marche dans les périphéries, alors il m'a fallu garder ces trésors d'enfance contre mon cœur et, plus tard, mes enfants, les amis de mes enfants, ont écrit, avec moi, mes propres livres.

L&L : Celle qui n'a pas les mots, qui s'inscrit dans la tradition des « livres de ma mère », est d'une très grande intimité. Vous êtes définitivement un poète du sentiment...

J.V. : De l'amour. Pas de plus grande chose que la joie et l'amour surtout lorsque cela vous est enlevé. Si nous posions cette question à ceux qui ont terriblement souffert, croyez-vous qu'ils iraient rendre hommage à la cruauté, à la barbarie, au cynisme, à la lâcheté collective ! Tout cela est posture de qui n'a jamais été traversé par l'effroi, la terreur. J'entends les voix qui ont marché avec de *l'humanité*, pas en parole seulement, mais dans les actes. Mais nous, tout un chacun, sommes-nous dans cette dignité-là ? *Celle qui n'a pas les mots* évoque, en effet, la figure universelle de la mère. Elle est de mon petit peuple. C'est grâce à lui que le monde est encore debout. Lorsqu'on le sait, eh bien, on le dit. Tous ceux qui liront ce livre y rencontreront, je l'espère, cette force qui fut entravée. Oui, hommage à ceux qui sont au cœur du monde et ne le savent pas.

L&L : Un poète qui, d'ailleurs, privilégie ici la prose au vers. Pourquoi ces détours, de plus en plus nombreux, par le récit, la prose poétique ?

J.V. : Oui, ma vie est dans ma valise. Mais je n'ai jamais déserté la parole d'enfance. La petite chanson, celle qui court comme *la vie libre*. L'important est que la vie soit la musique de nos livres. Nous pianotons tous avec les vingt-six notes de l'alphabet. L'avenir fera le tri.

Parutions en 2009

Le regard du cœur ouvert - Des carnets 1978-2002 (La part commune)

Celle qui n'a pas les mots (Lettres Vives)

Le Séjour invisible (L'Escampette)

Voir est vivre, Carnet des sept collines (Jean-Pierre Huguet Éditeur)